

La théorie du culte de l'offensive et la formulation des choix stratégiques

The Theory of the Cult of the Offensive and the Conceptualization of Strategic Choices

Charles-Philippe David

Volume 20, Number 3, 1989

Les études stratégiques : où en sommes-nous?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702544ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702544ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

David, C.-P. (1989). La théorie du culte de l'offensive et la formulation des choix stratégiques. *Études internationales*, 20(3), 601–624.

<https://doi.org/10.7202/702544ar>

Article abstract

The theory of the Cult of the Offensive clearly stands out among the most recent works being conducted in Strategic Studies. The aim of this article is to better understand this new theoretical contribution by looking at its strengths and weaknesses, and by applying it to the case of the evolving American naval strategy. The central elements of this approach will be analysed in order to explain the significant growth that the American Navy has experienced since the start of the 1980s. In this manner, it will be possible to perceive as much the applicability of this theory as the relevance of the case study, to show the value of strategic studies as a field which seeks a greater understanding of strategic choices.

La théorie du culte de l'offensive et la formulation des choix stratégiques*

Charles-Philippe DAVID**

ABSTRACT — *The Theory of the Cult of the Offensive and the Conceptualization of Strategic Choices*

The theory of the Cult of the Offensive clearly stands out among the most recent works being conducted in Strategic Studies. The aim of this article is to better understand this new theoretical contribution by looking at its strengths and weaknesses, and by applying it to the case of the evolving American naval strategy. The central elements of this approach will be analysed in order to explain the significant growth that the American Navy has experienced since the start of the 1980s. In this manner, it will be possible to perceive as much the applicability of this theory as the relevance of the case study, to show the value of strategic studies as a field which seeks a greater understanding of strategic choices.

En études stratégiques, il ne suffit pas de connaître ou de cerner la nature d'un problème de sécurité qu'il soit nucléaire, conventionnel, de basse intensité, ou autre. Il faut également effectuer des choix stratégiques, c'est-à-dire définir des objectifs politico-militaires en fonction de la connaissance acquise sur le problème donné. Si une « science » de la stratégie devait un jour prendre forme, à l'instar du but recherché en sciences sociales, elle viserait à établir des « lois » qui guideraient les sociétés vers une adaptation pacifique aux transformations nationales et internationales, sans qu'il y ait risque de conflit. Une science de la stratégie offrirait ainsi un moyen de briser les cycles d'adaptation conflictuels par lesquels les États cherchent à s'accommoder ou à résister aux changements sans tenir compte des autres États, ce qui provoque l'éclatement des guerres où l'enjeu n'est rien d'autre que la survie.¹ À l'ère nucléaire, les études stratégiques doivent dépasser le stade des études militaires classiques où la stratégie était conçue comme l'art d'utiliser la force pour accomplir des objectifs politiques préétablis. La stratégie s'interroge sur la validité même des objectifs. Parce

* Cet article est une version abrégée d'une étude beaucoup plus longue, intitulée « Le culte de l'offensive », à paraître dans Charles-Philippe DAVID, dir., *Les études stratégiques: Approches et concepts*, Montréal, Éditions du Méridien, 1989.

** Professeur au Collège militaire royal de Saint-Jean, Saint-Jean-sur-Richelieu, Québec.

1. L'évolution des cycles d'adaptation des États aux changements systémiques est analysée dans deux ouvrages américains récents : Robert GILPIN, *War and change in World Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981 ; et Paul KENNEDY, *The Rise and Fall of the Great Powers*, New York, Random House, 1987.

Revue Études internationales, volume XX, n° 3, septembre 1989

qu'elle possède dès lors assez de connaissances théoriques et historiques, elle est en mesure de porter un jugement analytique sur les choix et actions stratégiques proposés par nos gouvernants. En ce sens, la stratégie ne relève plus seulement du domaine de la praxis mais également de celui de la recherche fondamentale qui marque, de ce fait, la raison d'être des études stratégiques.²

I – Vers un effort de théorisation en études stratégiques

Le champ de connaissances de la stratégie doit permettre l'évaluation des objectifs politico-militaires, dans une étude approfondie de tous les aspects relevant de la sécurité auxquels se réfèrent ces objectifs.³ Sans disposer d'un savoir scientifique, quête assez illusoire, il faut être en mesure d'offrir un cadre théorique facilitant la compréhension des données stratégiques. L'analyse qui suit se propose de développer une telle théorie et de l'appliquer à la réorientation de la stratégie navale américaine du début des années 80. En faisant le lien entre une théorie et un problème fondamental de stratégie, il s'agit de démontrer d'une part, que la théorie est utile voire indispensable pour expliquer les choix stratégiques, d'autre part que certaines recherches récentes en études stratégiques innovent théoriquement et poussent l'analyse beaucoup plus loin que les écrits traditionnels (principalement axés sur la relation objectifs / moyens). Enfin, il faut aussi démontrer que l'adaptation pacifique aux changements stratégiques passe nécessairement par une conception théorique clairement établie des causes et des solutions aux problèmes stratégiques.

Si l'action stratégique est prédominante dans le domaine des études stratégiques, particulièrement dans la discipline telle que pratiquée aux États-Unis, seule une meilleure connaissance théorique peut, en fait, permettre des changements réels qui influenceront sur les choix qui dictent ou sous-tendent cette action. En somme, il vaut mieux s'attarder à la théorie avant d'analyser l'élaboration proprement dite des politiques (*policy - making*). Cette démarche aura l'avantage d'être plus riche en enseignements stratégiques qu'une simple analyse descriptive du genre coûts / bénéfices, très souvent propres aux études stratégiques. Parmi les nouvelles approches en études stratégiques, la théorie du culte de l'offensive représente l'approche la plus remarquée des dernières années. Cette théorie, proposée par une nouvelle génération de stratèges américains, veut faire le lien entre les sciences sociales, notamment l'histoire et la science politique, et les études stratégiques. Peu développée dans la littéra-

2. La même situation a marqué pendant longtemps le développement de la théorie des relations internationales qui n'était, finalement, qu'une étude des principes de la diplomatie ou du droit international. Le débat entre «idéalistes» et «réalistes» pendant l'entre-deux guerres devait annoncer les débuts de recherche théorique sur le fonctionnement du système international. Voir Bahgat KORANY *et al.*, *Analyse des relations internationales: approches, concepts et données*, Montréal et Québec, Gaëtan Morin et Centre québécois de relations internationales, 1987.
3. Sur le problème de l'évaluation stratégique, et le champ de connaissances nécessaire pour permettre cette évaluation, cf. Philippe GARIGUE, *Une introduction à la métastratégie de la guerre et de la paix*, Toronto, Centre for International and Strategic Studies, York University, 1986, 50 p. (texte ronéotypé)

ture française, elle s'applique pourtant à plusieurs comportements politico-militaires dominant la définition des plans stratégiques dans les organisations de défense à travers le monde. Cette lacune doit être comblée. Le but de cet article est de permettre l'apprentissage de cette nouvelle contribution théorique aux études stratégiques, en dégageant les forces et les faiblesses de l'analyse du culte de l'offensive et en l'appliquant au cas de la stratégie navale américaine.⁴

D'autres théories peuvent expliquer certains choix en matière de doctrine stratégique : les théories systémique (c'est-à-dire l'équilibre entre les puissances), «politique-réaliste» (la maximisation du pouvoir), militaire (les analyses de type coûts/bénéfices), perceptuelle (la manière de définir les menaces), technologique (les occasions offertes par les découvertes techniques), organisationnelle (les rivalités intra-bureaucratiques), enfin, économique (les conséquences du complexe militaro-industriel).⁵ La théorie du culte de l'offensive est toutefois plus élaborée et ce, pour trois raisons :

Elle intègre plusieurs éléments des autres théories dans un ensemble plus cohérent et nettement plus intéressant. Elle est donc plus globale dans son explication, tout en respectant les particularités de chaque situation ou de chaque pays.

De ce fait, elle semble avoir une portée explicative plus importante que les autres théories et peut aspirer à être qualifiée de théorie en études stratégiques.

Enfin, elle offre des possibilités de solution pratique aux problèmes de sécurité contemporains, en permettant aux sociétés de se rendre compte des méfaits d'un choix stratégique et ainsi de trouver de meilleures solutions pour enrayer les causes possibles de guerre.

-
4. La nouvelle école du culte de l'offensive se retrouve dans les contributions suivantes : Barry POSEN, *The Sources of Military Doctrine. France, Britain, and Germany between the World Wars*, Ithaca, Cornell University Press, 1984 ; Jack SNYDER, *The Ideology of the Offensive. Military Decision-Making and the Disasters of 1914*, Ithaca, Cornell University Press, 1984 ; ainsi que les articles suivants d'un numéro spécial de la revue *International Security* : Stephen VAN EVERA, «The Cult of the Offensive and the Origins of the First World War», *International Security*, vol. 9, été 1984, pp. 58-107 ; et Jack SNYDER, «Civil-Military Relations and the Cult of the Offensive, 1914 and 1984», *International Security*, vol. 9, été 1984, pp. 108-146.
 5. Des ouvrages représentatifs sur ces théories sont : Colin GRAY, *The Soviet-American Arms Race*, Lexington, Lexington Books, 1976 (théorie systémique) ; Henry KISSINGER, *Nuclear Weapons and Foreign Policy*, New York, W.W. Norton, 1957 (la théorie «politico-réaliste») ; Arnold KANTER, *Defense Politics : A Budgetary Perspective*, Chicago, The University of Chicago Press, 1979 (théorie militaire) ; Robert JERVIS, *Perception and Misperception in International Politics*, Princeton, Princeton University Press, 1976 (théorie perceptuelle) ; Herbert YORK, *Race to Oblivion*, New York, Simon and Schuster, 1970, (théorie technologique) ; Graham ALLISON, «Questions about the Arms Race: Who's Racing Whom? A Bureaucratic Perspective», dans John ENDICOTT et Roy STAFFORD, dirs, *American Defense Policy*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1977, pp. 424-441, (4^{ème} édition), (théorie organisationnelle) ; et Adam YARMOLINSKY, *The Military Establishment*, New York, Harper and Row, 1971 (théorie du complexe militaro-industriel).

L'aspect le plus intéressant du culte de l'offensive est de replacer dans un contexte sociologique et politique la théorie en études stratégiques.⁶ Celle-ci ne peut plus analyser uniquement les opérations militaires. Cependant, elle ne peut devenir «scientifique», dans la mesure où les facteurs humains, non-rationnels ou organisationnels, empêchent de déboucher sur des principes formels qui expliqueraient et prédiraient les comportements stratégiques.⁷ En fait, le culte de l'offensive permet d'évaluer les choix stratégiques, objectif modeste mais plus efficace. À cet égard, la théorie de l'offensive rejoint très bien les efforts de théorisation en sciences sociales, où la connaissance est perçue, avant tout, comme un outil de transformation des sociétés capable de créer de meilleures conditions d'existence pour les populations. Naturellement, les études stratégiques doivent figurer au premier rang des sciences sociales puisque leurs analyses et leurs recommandations sont vitales pour la survie du système international.

II – Pourquoi l'attrait de l'offensive ?

La théorie du culte de l'offensive a été développée, au début des années 80, aux États-Unis, dans les Universités de *Berkeley* et *Harvard*. Barry Posen du *Massachusetts Institute of Technology*, Jack Snyder de *Columbia University* et Stephen Van Evera du *Centre for Science and International Affairs*, de Harvard, ont pu, à travers leurs recherches historiques, dégager les notions suivantes⁸ :

1. Les plans stratégiques des États-nations lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale (plan Schlieffen allemand, plan XVII «offensive à outrance» français), étaient orientés vers l'offensive et la préemption. Cette situation a contribué directement aux causes de la guerre : chaque pays voulant s'assurer de l'initiative des opérations militaires et étant convaincu d'une victoire facile face à ses ennemis.
2. L'exemple de 1914 semble se répéter à travers la course aux armements et l'histoire des guerres des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, au moins en ce qui concerne la définition des plans et des doctrines stratégiques, où les organisations militaires privilégient grandement la place de l'offensive dans le choix des armes et des concepts. Ainsi, ces auteurs établissent des liens directs entre le culte de l'offensive précédant la Première Guerre mondiale et les programmes de défense

6. Une nécessité reconnue comme étant maintenant fondamentale par les Américains eux-mêmes. Voir Joseph NYE et Sean LYNN-JONES, «International Security Studies : A report of a Conference on the State of the Field», *International Security*, vol. 12, printemps 1988, pp. 18-19.

7. Une conclusion que dégage aussi Stephen WALT dans son essai critique «The Search for a Science of Strategy», *International Security*, vol. 12, été 1987, pp. 146-154.

8. La première exposition de cette théorie a été faite par Barry POSEN dans son «Inadvertent Nuclear War», *International Security*, vol. 7, automne 1982, pp. 31-35. Elle s'inspirait toutefois grandement des recherches théoriques de Robert JERVIS, «Cooperation Under the Security Dilemma», *World Politics*, vol. 30, janvier 1978, pp. 167-214. Voir aussi note 4.

actuels tels les armements nucléaires contreforces, l'IDS, les plans FOFA et *Air Land Battle* de l'OTAN, ou la stratégie navale américaine de «défense de l'avant».

3. L'adoption de positions de forces offensives crée un danger stratégique pour les États, puisque chacun a peur soit d'une attaque, ou bien d'être moins préparé que les autres ou encore d'être pris au piège. Cet état de choses amplifie l'insécurité (par exemple, la crainte des «fenêtres de vulnérabilité», ou la surestimation de l'hostilité et des capacités de l'ennemi). La logique du secret militaire et des comportements diplomatiques compétitifs devient ainsi très critique.

Selon Posen, Snyder et Van Evera, le culte de l'offensive contribue à stimuler l'aspect conflictuel des relations internationales, où guerres et conflits sont des conséquences directes du triomphe du militarisme, ou du moins des solutions militaires pour résoudre des problèmes de sécurité. L'histoire nous enseigne que de nombreuses faillites stratégiques sont causées par des perceptions erronées, véhiculées par les autorités militaires et politiques sur la réalité des choix en matière de politique de défense. L'offensive est ainsi une cause principale de ces fausses perceptions (*misperceptions*), qui provoquent inéluctablement les guerres.

Pourquoi cet attrait pour l'offensive alors qu'il existerait d'autres manières de concevoir les choix stratégiques ? Quels motifs incitent les dirigeants d'une nation à poursuivre le culte de l'offensive ? Pourquoi les plans offensifs ont-ils plus de succès que les plans défensifs dans la plupart des écrits militaires ? Pourquoi choisir l'offensive alors qu'elle semble responsable d'une grande partie des guerres ? La réponse, pour la nouvelle école stratégique américaine, est relativement simple : les organisations militaires ont une préférence marquée pour les concepts et les armements offensifs, malgré l'existence de technologies qui favorisent plutôt la défensive. Ces organisations parviennent souvent à convaincre les dirigeants politiques de la justesse d'une politique offensive. Ainsi, comme le résume Stephen Walt :

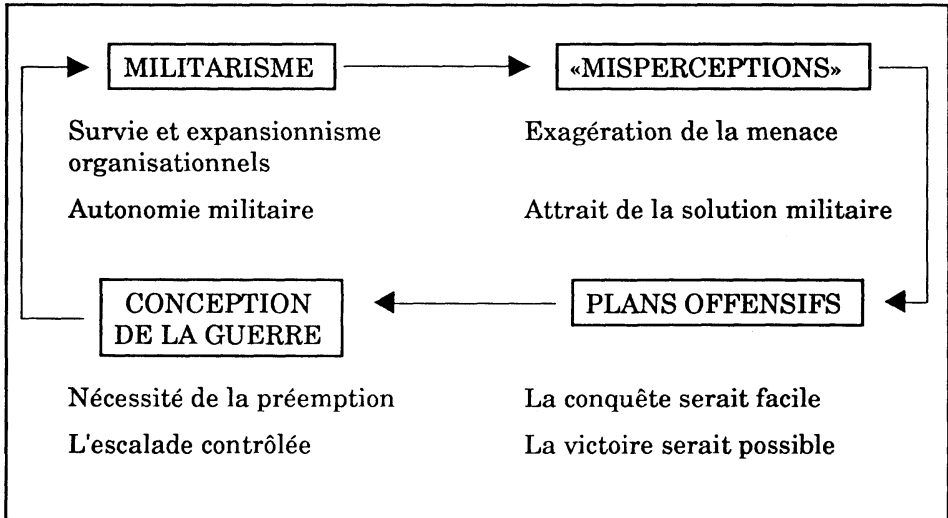
La plupart des stratèges ont une préférence marquée pour les doctrines offensives. Certains États les appliquent dans des circonstances précises. Cependant les organisations militaires ont également tendance à les favoriser pour des raisons organisationnelles. En conséquence, la doctrine militaire plaide rarement en faveur de stratégies défensives ou dissuasives même lorsque celles-ci sont plus appropriées. Ainsi donc, les programmes de défense des deux superpuissances sont polarisés sur l'action offensive malgré les arguments qui existent, dans les deux cas, en faveur de stratégies défensives.⁹

La théorie des organisations constituerait donc la base du culte de l'offensive. Cette découverte, en soi, n'est pas nouvelle. D'autres auteurs, au début des

9. S. WALT, «The Search for...», *op. cit.*, p. 148.

années 70, ont déjà abordé ce sujet.¹⁰ La nouveauté réside dans la tentative de Posen, Snyder et Van Evera, d'intégrer la théorie organisationnelle à un cadre d'analyse quasi culturel se référant à la notion de militarisme. Ce qui, par conséquent, va beaucoup plus loin que les découvertes précédentes.¹¹ Ce cadre d'analyse peut être expliqué comme suit :

La dynamique du culte de l'offensive



A — Le militarisme bureaucratique

Stephen Van Evera définit le culte de l'offensive comme une forme de militarisme qui exerce une influence pernicieuse sur les politiques gouvernementales.¹² Selon lui, cette influence comporte cinq aspects.¹³

10. Consulter par exemple Morton L. HALPERIN, *Bureaucratic Politics and Foreign Policy*, Washington, The Brookings Institution, 1974 ; et Ted GREENWOOD, *Making the MIRV: A Study of Defense Decision-Making*, Cambridge, Ballinger, 1975.

11. Un exposé complet de la thèse du militarisme comme facteur influant sur le culte de l'offensive est offert dans la remarquable thèse de doctorat écrite par Stephen VAN EVERA, *Causes of War*, Université de Californie à Berkeley, 1984 (microfilm disponible d'Ann Arbor, «University Microfilms International»). La thèse de Van Evera constitue la synthèse la plus poussée sur la théorie de l'offensive.

12. *Ibid.*, chap. 8, p. 1.

13. Ces cinq points de S. VAN EVERA se retrouvent dans le chapitre 8 de sa thèse. Voir aussi «The Cult of the Offensive...», *op. cit.*, pp. 58-65 ; J. SNYDER, «Civil-Military Relations...», *op. cit.*, pp. 108-122 ; du même auteur, *The Ideology of the Offensive*, *op. cit.*, pp. 24-33 ; B. POSEN, *The Sources of Military Doctrine...*, *op. cit.*, pp. 41-51 ; enfin l'excellent résumé de Scott SAGAN, «1914 Revisited. Allies, Offense, and Instability», *International Security*, vol. 11, automne 1986, pp. 154-156.

Premièrement, les militaires favorisent l'offensive afin d'accroître la taille et la puissance de leurs organisations. En ce sens, l'expansion des missions bureaucratiques contribue au maintien du symbole de réussite que tentent de projeter les militaires.

Deuxièmement, les corps des forces armées recherchent la plus grande marge d'autonomie possible dans la réalisation des plans stratégiques. Cette autonomie s'exerce aux dépens des responsables civils, qui délèguent la mise en œuvre de ces plans aux militaires et, paradoxalement, également au détriment d'autres corps des forces armées. Ceci a pour résultat de susciter des rivalités inter-services qui stimulent la compétition entre les militaires pour obtenir plus de ressources dans l'application des plans. De cette manière, on comprend mieux les raisons qui poussent la marine américaine à proposer une doctrine offensive (plus d'argent, plus de bateaux, plus de responsabilités, plus de prestige, plus d'autonomie...).

Troisièmement, une position fondée sur l'offensive glorifie le rôle et les capacités des forces armées en leur permettant de démontrer leurs connaissances et leur savoir-faire en cas de conflit, et de prouver que l'investissement dans les armements rapporte des dividendes politiques.

Quatrièmement, les militaires cherchent à diminuer considérablement l'incertitude d'un conflit armé. L'offensive permet de structurer le champ de bataille afin de prévoir toutes les actions possibles des combattants. L'initiative devient très importante lors d'une guerre et l'organisation militaire voudra maximiser ses chances de réussite en se dotant de tous les moyens offensifs nécessaires pour réussir une attaque surprise.

Cinquièmement, la socialisation de tous les militaires, aux conceptions de base de l'offensive, est nécessaire pour faire preuve d'esprit de corps et d'unité, lorsqu'il faut donner des recommandations techniques ou professionnelles aux dirigeants politiques. En général, la carrière militaire semble être directement liée à la défense de cet esprit de corps et la promotion de concepts, tels que celui de l'offensive, peut occasionnellement servir à gravir les échelons. L'effet d'homogénéité est d'ailleurs fort visible dans les écoles militaires lorsque l'on discute de la validité des plans offensifs. En effet, peu d'officiers considèrent les concepts de victoire, de préemption, de guerre préventive, d'escalade ou même de conquête anormaux ou problématiques. En somme, le militarisme fait de l'offensive une quasi-profession de foi, utile pour l'avancement et la prospérité de la cause militaire pris dans son sens organisationnel. Ceci nous amène à notre première hypothèse, formulée à partir des travaux de Posen, Snyder et Van Evera :

1^{ère} hypothèse :

L'attrait de l'offensive est causé non pas par la rationalité d'un choix stratégique, mais par des intérêts bureaucratiques circonstanciels et inhérents à l'organisation militaire.

B — Les perceptions erronées

Afin de justifier des plans offensifs et d'ajouter une certaine crédibilité à leurs missions organisationnelles, les militaires transmettent, au sein du gouvernement et vis-à-vis de l'opinion publique, une série de fausses perceptions qui contribuent au militarisme. Celles-ci ne sont pas le fruit d'un complot bureaucratique, ni même politique (même si ce n'est pas totalement exclu dans certains cas). Les perceptions erronées font plutôt partie d'une culture stratégique qui tend à simplifier les problèmes de relations internationales et de sécurité, en termes de notions et de doctrines qui laissent peu de place aux réflexions académiques, la préférence étant donnée aux réflexions idéologiques et dogmatiques.¹⁴ Inévitablement, des points de vues biaisés sont exprimés à propos des choix stratégiques. Van Evera en expose quatre qui ont une certaine importance.¹⁵ Premièrement, les militaires tendent à exagérer l'hostilité de leurs adversaires quant à leurs intentions et à leurs capacités réelles. Cette surestimation de l'hostilité se juxtapose à une sous-estimation de son propre effort de défense. L'avenir est souvent jugé sombre, et l'augmentation des programmes de modernisation est perçue comme nécessaire afin de combler les retards. Van Evera en conclut que :

Plus les autres apparaissent hostiles, plus il est nécessaire de s'organiser [...]. Ceci suggère une théorie générale sur la perception de la menace : celle-ci est exagérée lorsqu'elle fournit la justification d'un plus grand nombre de forces et de doctrines militaires offensives.¹⁶

Deuxièmement, les organisations militaires considèrent généralement l'emploi des forces armées comme un moyen utile et sûr d'atteindre des objectifs diplomatiques, souvent au détriment de la négociation ou des solutions politiques. Ainsi, on ne parlera pas d'une course aux armements, dont on est soi-même l'initiateur, mais de «réactions» face aux «actions» entreprises par l'adversaire, tout en faisant valoir les avantages que procure la supériorité militaire. Van Evera précise que les militaires exagèrent les bénéfices des tactiques coercitives, tout en minimisant les problèmes que peut engendrer l'usage de la force. Il ajoute :

Les militaires croient que la menace suscite le respect et que l'on impose ce respect avec des forces militaires plus grandes, plus offensives et davantage préemptives. La tactique militaire du gros bâton obtient de meilleurs résultats que la conciliation.¹⁷

En général, les militaires sous-estiment les risques de voir l'adversaire adopter la même position et de provoquer la contre-escalade : «Ils sous-estiment,

14. Voir Georges QUESTER, *Offense and Defense in the International System*, New York, John Wiley, 1977 ; et Stephen VAN EVERA, «Why Cooperation Failed in 1914», *World Politics*, vol. 38, octobre 1985, pp. 80-117.

15. S. VAN EVERA, *Causes of War*, *op. cit.*, chap. 8, pp. 57-181.

16. *Ibid.*, pp. 57 et 72.

17. *Ibid.*, p. 73.

d'une manière générale, le risque de voir la coercition engendrer une réaction plus désastreuse». ¹⁸ Cette perception, de l'utilité de la coercition et de l'usage de la force, donne encore plus de poids aux arguments des partisans de l'offensive.

Troisièmement, le commandement militaire exagère la portée et la signification des «gains» et des «pertes» entre les différents théâtres stratégiques. Les notions de crédibilité et de théorie des dominos (utilisées pour justifier l'intervention américaine au Vietnam), sont amplement exploitées dans le but de légitimer, sinon d'accroître les missions des corps d'armées qui exigent toujours plus de ressources. «Ces idées servent aux besoins organisationnels militaires» observe Van Evera. «Plus les ressources sont cumulatives, plus il faut des missions militaires.» ¹⁹

Enfin, le culte de l'offensive tend à banaliser le phénomène de la guerre en faisant croire que ses préparatifs, ou sa planification, tiennent compte de tous les éléments et qu'il est, par conséquent, possible de prévoir son déroulement et sa résolution. Une certaine forme de banalisation de la guerre peut être notée dans les attitudes suivantes : la minimisation des risques d'escalade, de pertes humaines et de perdre le contrôle des opérations militaires ; la propension à croire que le conflit se terminera aisément, que la poursuite d'une guerre limitée n'aboutirait à rien et que les formules de compromis politique ne donneraient aucun résultat. Ces attitudes ne font que renforcer les buts organisationnels selon Van Evera :

Si la guerre semble facile, elle semble plus probable [...]. Ceci sous-tend une plus grande alerte militaire et des forces plus puissantes.

La force est perçue comme utile lorsque son utilisation semble facile et comporte peu de risques.

Moins la guerre semble coûteuse, plus la conquête semble facile.

Lorsque les hommes d'État prévoient une guerre coûteuse, ils s'inquiètent plus sur la façon de prévenir ou de maîtriser la guerre, ce qui menace l'autonomie organisationnelle de l'armée [...]. En résumé, du point de vue militaire, le meilleur civil est celui qui s'inquiète le moins. Les militaires préfèrent voir les hommes d'État s'inquiéter sur la façon de gagner la guerre, plutôt que sur la manière de la prévenir. D'où une banalisation de la guerre et du risque d'escalade.

Les militaires conçoivent la guerre dans une optique qui convient à leurs besoins en personnel. Bien sûr, ils obtiendraient moins de recrutement s'ils s'acharnaient à décrire le côté négatif de la vie militaire. ²⁰

Les fausses perceptions sont donc principalement fondées sur l'exagération de la menace et l'attrait des solutions militaires en cas de conflit. Ce qui nous amène à la seconde hypothèse :

18. *Id.*

19. *Ibid.*, p. 137.

20. *Ibid.*, pp. 145-147.

2^{ème} hypothèse :

Les perceptions erronées agissent comme courroie de transmission, permettant ainsi à l'expansionnisme organisationnel de justifier la nécessité des plans offensifs.

C — Les plans offensifs

Les bureaucraties militaires préfèrent des conflits armés où elles peuvent prévoir une conquête facile et une victoire possible. Ainsi, les forces armées croient en la valeur intrinsèque de l'offensive comme stratégie opérationnelle. En plus de structurer la bataille, un plan offensif laisse croire que l'ennemi ne pourra résister à l'attaque massive lancée contre lui et qu'il cherchera à cesser les hostilités. De ce fait, on envisage un affrontement direct avec l'ennemi ne laissant place qu'à un vainqueur et un vaincu (ce qui engendre une certaine confusion entre la victoire sur un champ de bataille et gagner une guerre). Naturellement, l'idée que la conquête serait aisée répond à des motifs organisationnels :

Accroître l'autonomie militaire ;

Faciliter la planification stratégique en réduisant les incertitudes ;

Obtenir plus de ressources.

Ceci explique le mépris profond, ou la gêne, souvent manifesté par les militaires à l'endroit des stratégies basées sur la défensive. Ces stratégies sont écartées rapidement et jugées inadéquates pour la sécurité et les engagements internationaux du pays. «L'armée a une préférence presque pavlovienne pour les doctrines et forces offensives» conclut Van Evera.²¹ D'où l'intérêt personnel des militaires de persuader la population que leurs plans de guerre permettent d'espérer une conquête (même partielle), et une victoire possible sur l'ennemi. S'ils sont parfois pessimistes en temps de paix, à cause de la présence perpétuelle des menaces, les militaires démontrent toutefois un certain optimisme sur les chances de succès en cas de guerre. Ceci est dû à leur foi inébranlable en l'offensive, même si des difficultés, voire des revers, sont possibles. Tout dépend des ressources mises à leur disposition pour garantir la victoire. «On a tendance soit à cultiver un optimisme poussé en exagérant les exploits, soit à nourrir un faux pessimisme en surévaluant les avantages qu'entraînerait un surplus d'investissements».²² L'objectif de la victoire est donc un argument extrêmement utile pour l'expansion des intérêts bureaucratiques. Les notions de conquête et de victoire suggèrent l'hypothèse suivante :

3^{ème} hypothèse

Aux yeux des militaires, la définition d'une doctrine opérationnelle, fondée sur l'offensive, leur donne l'illusion qu'ils ont bien planifié le déroulement d'une guerre.

21. *Ibid.*, p. 81.

22. *Ibid.*, p. 160.

D — Une conception de la guerre

«Faire la guerre, c'est attaquer» a dit le général Mangin à l'aube de la Première Guerre mondiale. Ce point de vue semble s'être généralisé à travers les organisations militaires. Celles-ci aiment disposer de plans d'attaque axés sur la préemption et l'escalade contrôlée, afin de cesser les hostilités sur une note victorieuse. L'attrait pour l'offensive, en effet, se traduit en termes opérationnels par l'attrait pour la préemption. En d'autres mots : «On gagne à attaquer le premier». ²³

Le commandement militaire insiste souvent sur les avantages tactiques de l'initiative de la première frappe, même si la préemption a rarement fait gagner des guerres. De plus, à l'ère nucléaire, on continue de promouvoir des stratégies de «décapitation», même si elles sont jugées inconcevables. ²⁴ Insister sur la préemption répond à la même logique que celle de l'offensive : permettre aux forces armées de réduire les effets de l'incertitude stratégique et de planifier plus facilement l'engagement au combat. Paradoxalement, cette conception de la guerre diffère sensiblement des perceptions civiles dans la mesure où :

Une guerre préemptive a beaucoup plus un sens militaire que politique. L'avantage militaire réside souvent dans la première frappe. L'avantage politique consiste parfois à être attaqué en premier. Mais l'armée nationale n'est pas préparée pour comprendre cela. ²⁵

De même, l'organisation militaire croit que l'escalade, dans un conflit, peut se faire sans trop de coûts politiques et diplomatiques, si elle ne se transforme pas en guerre limitée et si elle n'abandonne pas les objectifs de préemption et de victoire. L'escalade doit toujours être contrôlée. Ceci signifie qu'il ne faut jamais perdre l'initiative des attaques sinon le conflit s'éternise. Les militaires sont particulièrement blâmés lors de la poursuite d'une guerre longue et impopulaire. Ainsi, les forces armées préfèrent les guerres courtes et efficaces aux guerres d'usure et de position. Ces notions sur la guerre permettent de formuler une dernière hypothèse :

4^{ème} hypothèse :

Les conceptions de la préemption et de l'escalade contrôlée, lorsqu'elles sont acceptées par les dirigeants politiques et appuyées par la population, augmentent sérieusement les risques de conflit tout en revalorisant le rôle des militaires et du militarisme dans la société.

23. *Ibid.*, p. 122.

24. Cf. Paul BRACKEN, *The Command and Control of Nuclear Forces*, New Haven, Yale University Press, 1983 ; Bruce BLAIR, *Strategic Command and Control : Redefining the Nuclear Threat*, Washington, Brookings, 1985 ; Daniel FORD, *The Button. The Pentagon Strategic Command and Control System*, New York, Simon and Schuster, 1985 ; et Ashton CARTER *et al.*, *Managing Nuclear Operations*, Washington, Brookings, 1987.

25. S. VAN EVERA, *Causes of War*, *op. cit.*, p. 128.

Cette dernière hypothèse donne toute sa signification au culte de l'offensive car, si les plans stratégiques axés sur la préemption sont approuvés en cas de crise aiguë par les autorités politiques, la guerre peut alors devenir inévitable. Cette théorie de l'offensive n'explique pas toutes les causes des guerres mais veut élucider la nature des choix stratégiques qui sont offerts aux décideurs. Elle ne présume pas que les militaires sont enclins à faire la guerre ni même qu'ils apprécient les conflits armés. Elle postule simplement que les dynamiques internes des organisations militaires (l'expansion, la croissance, le prestige et les rivalités inter-services), les conduisent à formuler des plans préemptifs et de conquête fondés sur des perceptions erronées qui ne reflètent pas la vraie nature des guerres. Celles-ci deviennent alors plus probables, dangereuses et meurtrières au moment où on les croit impossibles. Des perspectives militaires, d'un optimisme et d'une confiance accrus, peuvent alors résulter en catastrophes politico-stratégiques. La solution, aux yeux de Stephen Van Evera, consiste alors à resocialiser les institutions militaires face aux dangers et non pas aux bienfaits du militarisme et du culte de l'offensive.²⁶ Cette resocialisation ferait ressortir, entre autres, les avantages considérables des stratégies axées sur la défensive et les mesures de confiance capables de réduire les impressions de menace (autrement dit, les avantages issus des formes alternatives de défense ainsi que de l'*Arms Control*).

L'apport principal, de la théorie du culte de l'offensive, est d'offrir une interprétation globale et un cadre d'analyse qui peuvent être testés par rapport à une étude de cas ; ce que nous nous proposons de faire dans l'étude de la nouvelle stratégie navale américaine. Si nous sommes en mesure d'établir certaines corrélations entre le culte de l'offensive et cette stratégie, alors celle-ci sera jugée inappropriée, dangereuse et représentant un choix stratégique inopportun pour les États-Unis.

La théorie de l'offensive a suscité un vif intérêt dans la littérature stratégique depuis 1984. Certaines critiques ont été formulées sur la validité de ses postulats.²⁷ En particulier, on a relevé les faiblesses suivantes :

Une interprétation de l'histoire de la Première Guerre mondiale trop centrée sur les doctrines stratégiques (qui n'étaient pas toutes offensives), et qui a oublié le rôle clé joué par les alliances en tant que facteur déterminant des plans de guerre ;

26. *Ibid.*, p. 193.

27. Jack LEVY, «The Offensive / Defensive Balance in Military Technology : a Theoretical and Historical Analysis», *International Studies Quarterly*, vol. 28, printemps 1984, pp. 219-238 ; David KAISER, «Deterrence or National Interest ? Reflections on the Origins of Wars», *Orbis*, vol. 30, printemps 1986, pp. 5-11 ; S. SAGAN, «1914 Revisited Allies...», *op. cit.*, pp. 151-175 ; voir aussi Jack SNYDER et Scott SAGAN, «Correspondance : the Origins of Offense and the Consequences of Counterforce», *International Security*, vol. 11, hiver 1986-87, pp. 187-198 ; et Richard ROSECRANCE, «Explaining Military Doctrine», *International Security*, vol. 11, hiver 1986-87, pp. 167-174.

Une insistance exagérée sur le rôle des institutions militaires dans le déclenchement des guerres et qui ignore l'influence des objectifs politiques sur la conception des doctrines militaires ;

Un jugement prédéterminé : tous les plans offensifs sont voués à l'échec, seuls des plans défensifs sont des stratégies valables (ce que Scott Sagan réfute de manière assez convaincante dans sa propre analyse) ;

Les intérêts organisationnels et militaires ne déterminent pas les intérêts stratégiques (protection des Alliés ou ambitions territoriales), mais bien l'inverse. Les guerres et l'instabilité, en partie influencées par les doctrines militaires, sont le résultat de chocs entre les nations ;

Enfin, on ne peut appliquer les leçons de 1914 au monde nucléaire d'aujourd'hui : les motivations militaires répondant à des logiques fort différentes entre les deux époques.

Sans diminuer la valeur des enseignements historiques, les critiques énoncées, sur la théorie de l'offensive, ne mettent pas en doute les fondements de cette théorie mais peuvent servir à la raffiner. Certaines critiques, les trois dernières tout spécialement, émettent un jugement trop rigide. Les théoriciens de l'offensive ne nient pas que, parfois, la préemption soit nécessaire, que l'intérêt stratégique soit déterminant et que les leçons de la Première Guerre soient inappropriées pour comprendre les problèmes d'aujourd'hui. Le culte de l'offensive demeure encore une théorie trop peu exploitée, dans des études de cas, pour porter un jugement sommaire et définitif sur sa valeur comme mode d'évaluation des choix stratégiques. Notre analyse voudrait contribuer à la défense de la thèse de l'offensive, en tenant compte des points de vue exprimés par les critiques de cette thèse.

III - La pertinence de la théorie du culte de l'offensive

Plusieurs programmes de défense, sous l'Administration Reagan, ont été jugés comme des choix stratégiques axés directement sur l'offensive (le cas des armes nucléaires contreforces *MX* ou *Trident*, des plans *FOFA* et *Air Land Battle* de l'armée de l'air et de terre pour la défense conventionnelle de l'Europe), ou renforçant indirectement l'offensive (telle que l'évolution de l'Initiative de Défense Stratégique semble le démontrer). Ces programmes ont été longuement analysés dans la littérature stratégique française et anglo-saxonne.²⁸ Toutefois,

28. Voir en particulier Stephen VAN EVERA et Barry POSEN, «Defense Policy and the Reagan Administration», *International Security*, vol. 8, été 1983, pp. 3-45 ; James OLIVER et James NATHAN, «The Reagan Defense Program : Concepts, Continuity and Change», dans Stephen CIMBALA, dir, *The Reagan Defense Program*, Washington, Scholarly Resources inc., 1986, pp. 1-21 ; David HENDRICKSON, *The Future of American Strategy*, New York, Holmes and Meier, 1987, pp. 145-176. En français voir surtout l'excellent article de Bruno COLSON, «La culture stratégique américaine», *Stratégie*, n° 2, 1988, pp. 15-81 ; et Alain JOXE *et al.*, *Eurostratégies américaines*, Paris, Cahiers d'études stratégiques du CIRPES, 1987.

la nouvelle stratégie navale américaine reste relativement peu étudiée, surtout dans les écrits francophones.²⁹ Elle offre pourtant le meilleur exemple de l'attrait, chez les militaires américains, pour des plans offensifs.

A — La stratégie navale de l'avant

La *Forward Maritime Strategy*, principe de base de la nouvelle doctrine de guerre de la marine américaine, représente une forme particulière de choix stratégiques pour accomplir la mission traditionnelle de maîtrise des océans, chère à la *U.S. Navy*, depuis au moins quarante ans. Elle relève tout simplement d'une doctrine formulée explicitement en janvier 1986 (lors de la parution d'un quasi-livre blanc de la marine), et qui met l'accent sur des opérations offensives contre l'Union soviétique³⁰:

Dans une grande guerre, les principales tâches de nos forces navales seraient de s'assurer que les voies maritimes demeurent accessibles, de soutenir des opérations aériennes et terrestres sur les flancs de l'OTAN et le littoral eurasiatique et, enfin, de prendre l'initiative de combattre les points faibles de l'appareil militaire soviétique. Nous pensons que nos perspectives d'empêcher un conflit majeur avec l'Union soviétique sont substantiellement améliorées si les Soviétiques sont obligés de se replier sur la défensive. À cet effet, la stratégie navale de l'avant s'appuie sur la capacité de mener des opérations offensives avec des forces qualitativement supérieures.³¹

Comme la marine royale anglaise du début du siècle qui, dès 1905, imaginait des scénarios de première frappe contre l'ennemi en utilisant sa vaste supériorité navale, la marine américaine prétend aujourd'hui que la meilleure stratégie de défense contre l'URSS est l'offensive. Cela signifie la destruction de la puissance navale soviétique qui menacerait, en cas de guerre, les efforts de ravitaillement par mer des Américains vers l'Europe. Cinq justifications ont été formulées pour appuyer la stratégie de l'avant :³²

29. La seule analyse à date que l'on retrouve sur ce sujet est d'Alberto Santos, «Le débat entre maritimes et coalitionnistes aux États-Unis ; conséquences pour l'Europe», dans A. JOXE, *Eurostratégies américaines*, op. cit. pp. 33-55. (article reproduit intégralement dans *Études Internationales*, vol. 18, décembre 1987, pp. 761-782)

30. Ce «livre blanc» se réfère au supplément «The Maritime Strategy», publié par la revue *U.S. Naval Institute Proceedings*, vol. 112, janvier 1986, pp. 3-40.

31. Caspar WEINBERGER, *Report of the Secretary of Defense to the Congress on the FY 1988 / FY 1989 Budget*, Washington, U.S. Government Printing Office, 12 janvier 1987, p. 165.

32. Ces idées sont expliquées plus en détail par B. POSEN, «Inadvertent Nuclear War», op. cit., pp. 39-49 ; Jan BREEMER, «U.S. Maritime Strategy: a Re-Appraisal», *Naval Forces*, vol. 8, n° 2, 1987, pp. 64-76 ; Matthew ALLEN, «Forward Maritime Strategy», *The Naval Review*, vol. 76, avril 1988, pp. 128-133 ; et Stanley HEGINBOTHAM, «The Forward Maritime Strategy and Nordic Europe», *Naval War College Review*, vol. 38, novembre-décembre 1985, pp. 22-23.

L'«escalade horizontale» où l'on avertit les Soviétiques qu'un conflit armé, entre les superpuissances, s'élargira à d'autres théâtres stratégiques : la marine devenant un instrument de représailles géographiques privilégié;

L'attaque directe des forces navales de l'URSS en mer de Norvège, afin d'empêcher la dispersion dans l'Atlantique des sous-marins nucléaires d'attaque soviétiques (SNA) qui menaceraient sérieusement les voies de communication et de ravitaillement ;

Un assaut frontal des SNA et porte-avions américains sur les bases militaires de la Péninsule de Kola, dans le cadre de la défense de l'OTAN, pour mettre fin à un conflit en Europe, en termes favorables aux Américains. (voir carte ci-jointe).

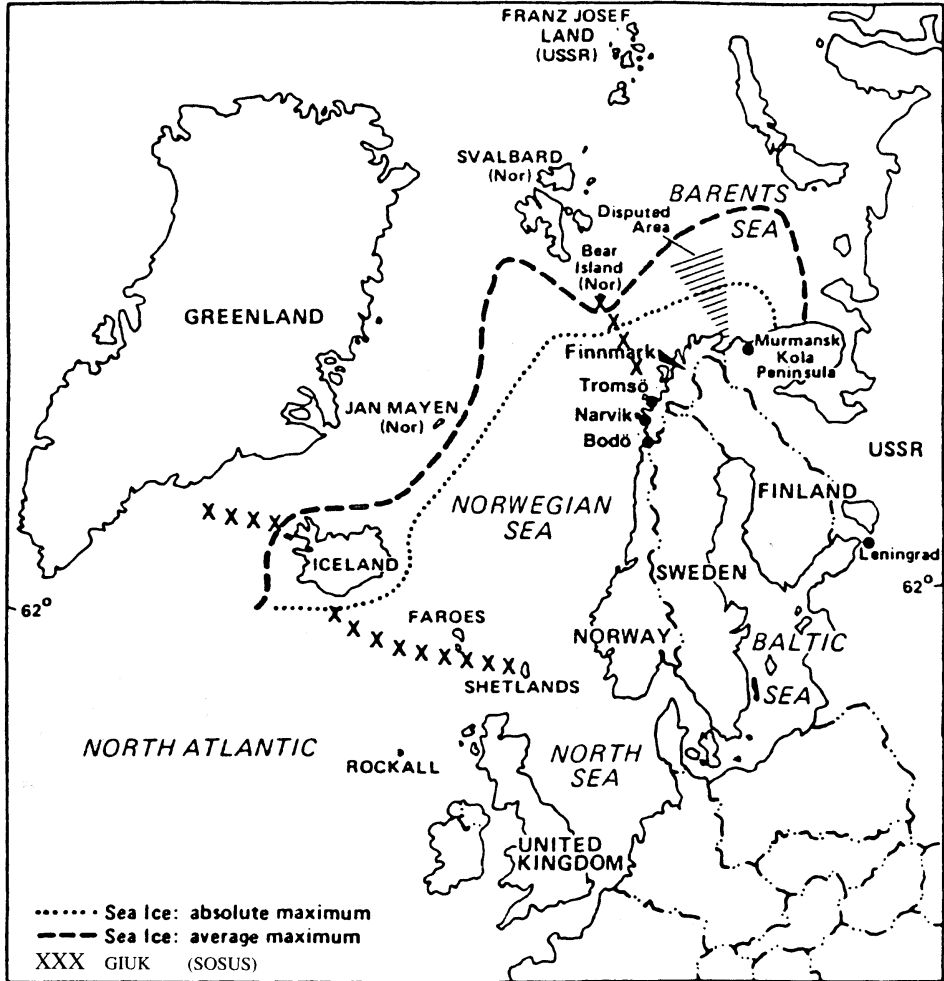
L'utilisation de la puissance navale américaine pour aider la Norvège dans la défense du flanc nord de l'Alliance atlantique ;

Enfin, une préemption contre le bastion des sous-marins nucléaires lanceurs d'engins (SNLE) soviétiques afin de diminuer sensiblement leur capacité de représailles nucléaires, *a fortiori* de première frappe.

De nombreux auteurs se sont penchés sur la validité et la crédibilité de la nouvelle stratégie navale américaine. Le bilan des critiques est assez lourd. D'abord, la doctrine n'a aucun sens sur le plan militaire et manque totalement de crédibilité : «On a du mal à croire que des planificateurs militaires voudraient sérieusement la mettre en œuvre»,³³ observe l'amiral Stansfield Turner, en se référant à l'idée d'envoyer des porte-avions en mer de Norvège pour y attaquer des bâtiments soviétiques dans la Péninsule de Kola. Ces porte-avions, bien que constituant d'excellentes plate-formes d'attaque, n'en seraient pas moins vulnérables face à l'aviation et aux missiles de croisière soviétiques, d'autant plus que l'URSS pourrait aisément déplacer ses unités aériennes vers le théâtre du Grand Nord. Ensuite, l'application de tactiques d'«escalade horizontale» n'affaiblirait pas outre mesure l'URSS. La projection de la puissance navale américaine, en plusieurs endroits du globe et contre le territoire soviétique ou des alliés de l'URSS, ne modifierait en rien la problématique de base de l'équilibre entre les superpuissances à l'intérieur des zones vitales pour la sécurité des États-Unis.³⁴ Enfin, dans cette idée d'escalade, toute la question du contrôle de la guerre devient problématique. D'une part, il est extrêmement douteux que l'exécution de la stratégie de l'avant, quel que soit l'endroit attaqué du territoire soviétique, puisse être confinée à l'utilisation des armes non-nucléaires. D'autre part, il est improbable que l'élargissement des opérations, à d'autres théâtres

33. Stansfield TURNER et George THIBAUT, «Preparing for the Unexpected : The Need for a New Military Strategy», *Foreign Affairs*, vol. 61, automne 1982, p. 126.

34. Voir sur ce point les analyses de Robert KOMER dans son *Maritime Strategy or Coalition Defense ?*, Cambridge, Abt Books, 1984.



Source : Geoffrey Kemp, «The New Strategic Map», *Survival*, March / April 1977 (London : The International Institute for Strategic Studies).

stratégiques, arrive à limiter la guerre au niveau conventionnel. Dans les deux cas, selon les stratèges, le conflit nucléaire est presque inévitable.³⁵ Pour ces raisons, il y a tout lieu de penser que la stratégie de l'avant devrait être reconsidérée par la marine américaine. Apparemment, elle ne satisfait pas les exigences d'un choix stratégique qui, tout en assurant la protection des intérêts

35. Sur le problème de l'escalade nucléaire, cf. John MEARSHEIMER, «A Strategic Misstep. The Maritime Strategy and Deterrence in Europe», *International Security*, vol. 11, automne 1986, pp. 40-53 ; Jack BEATTY, «In Harm's Way», *The Atlantic Monthly*, vol. 256, mai 1987, pp. 37-53 ; Barry POSEN, «U.S. Maritime Strategy : A Dangerous Game», *Bulletin of the Atomic Scientists*, vol. 43, septembre 1987, pp. 24-28 ; et Desmond BALL, «Nuclear War at Sea», *International Security*, vol. 10, hiver 1985-86, pp. 3-31.

vitaux des États-Unis, ne provoque pas inutilement, ou volontairement, l'escalade entre les superpuissances. Ce faisant, la nouvelle stratégie navale des États-Unis ne semble pas, en fait, obéir à des critères de rationalité militaire.

On touche ici à l'aspect le plus intéressant de cette stratégie : pourquoi, en dépit des avantages offerts par sa position traditionnelle de maîtrise des mers, la marine des États-Unis est-elle en faveur de manœuvres visant la projection de la puissance dans le cadre d'un affrontement avec l'URSS ? On pourrait croire qu'il s'agit là d'un choix réfléchi et rationnel, c'est-à-dire, la meilleure approche militaire possible en vue d'utiliser les forces navales en temps de guerre.³⁶ En fait, ce choix dépend beaucoup plus de critères organisationnels, perceptuels et culturels que strictement militaires. Le culte de l'offensive explique largement l'attrait chez les marins américains pour la stratégie de l'avant, particulièrement au niveau du haut commandement.

B — L'option de l'offensive et le choix d'une stratégie navale

Une brève analyse des raisons qui ont poussé la marine à proposer la *Forward Strategy* démontre la pertinence de la thèse de l'offensive pour comprendre un tel choix stratégique. Toutes les hypothèses énoncées plus haut, sauf une (la dernière), semblent être applicables au cas de la stratégie navale des États-Unis.

1^{ère} hypothèse :

L'attrait de l'offensive est causé non pas par la rationalité d'un choix stratégique, mais par des intérêts bureaucratiques circonstanciels et inhérents à l'organisation militaire.

Au départ, la stratégie de l'avant peut être interprétée comme une doctrine de financement permettant à la marine d'atteindre le plateau souhaité de 600 navires (elle en dispose présentement de 580). Cette doctrine peut être expliquée de plusieurs manières :

1. La *U.S. Navy*, comme tous les services, cherche à augmenter sa part des ressources budgétaires. La nouvelle stratégie navale s'avère un instrument idéal pour atteindre un objectif encore plus important : l'accroissement des moyens.³⁷ Sur le plan financier, la marine a doublé ses crédits passant de 58 milliards de dollars, en 1981, à plus de 104 milliards en 1987 et recevant en moyenne entre

36. Par exemple le secrétaire à la marine John LEHMAN a maintes fois défendu la logique de la stratégie de l'avant, en termes de rationalité coûts/bénéfices, lors des nombreuses entrevues qu'il a accordées entre 1981 et 1987. Cf. «Nine Principles for the Future of American Maritime Power», *U.S. Naval Institute Proceedings*, vol. 110, février 1984, pp. 47-51 ; «Thinking about Strategy», *Shipmate*, avril 1982, pp. 18-20; voir aussi l'article du capitaine Roger BARNETT, «The Maritime Strategy: Sound and Safe», *Bulletin of the Atomic Scientists*, vol. 43, septembre 1987, pp. 30-33.

37. Ronald O'ROURKE, «U.S. Forward Maritime Strategy», *Navy International*, vol. 92, février 1987, p. 120.

31,7 % et 34,1 % du budget, comparé à 24-25,8 % pour l'armée de terre et 27,9-30,8 % pour l'aviation. Seule la *Navy*, de tous les services, a autant augmenté son financement.³⁸

2. La marine n'est pas seulement organisée pour se battre en temps de guerre mais est préparée, aussi, à se battre pour des missions élargies et des budgets accrus en temps de paix. Si elle voulait augmenter son rôle au sein des forces armées et exiger des ressources additionnelles, il fallait qu'elle s'oriente vers de nouvelles missions. Or, les manœuvres de l'avant offraient des possibilités énormes d'expansion bureaucratique: en attaquant directement le territoire soviétique, la *Navy* s'assurerait une participation directe dans les plans de guerres conventionnelle et nucléaire. De même, un plan offensif, qui fait appel à la force navale, doit doter celle-ci de tous les moyens nécessaires pour accomplir seule les missions dont elle a la charge. Toute la logique de la stratégie de l'avant repose sur la «rationalité» de l'offensive, parce que celle-ci représente la seule manière par laquelle la marine peut justifier ses requêtes budgétaires.³⁹

3. La volonté de satisfaire toutes les divisions des corps d'armée au sein de la marine, conduit à définir des missions qui satisfassent autant les officiers de l'aéronavale que ceux qui appartiennent aux navires de surface, aux sous-marins ou aux porte-avions. Une doctrine, comme celle prônée aujourd'hui par la marine, permet d'amoinrir les schismes intra-services tout en accédant aux demandes minimales de chacun. Des missions offensives aplanissent les rivalités puisqu'elles exigent plus de ressources ; moins il y a de ressources, plus ces rivalités tendent à s'exacerber. L'offensive s'avère donc une solution bureaucratique intéressante.⁴⁰

L'ensemble de ces motifs organisationnels explique largement l'engouement pour la stratégie de l'avant. En fait, une certaine forme de militarisme, beaucoup plus que l'analyse rationnelle des coûts et des bénéfices de cette stratégie, a dicté le choix de l'offensive navale comme doctrine pour justifier le réarmement de la marine américaine.

2^{ème} hypothèse :

Les fausses perceptions agissent comme courroie de transmission, permettant ainsi à l'expansionnisme organisationnel de justifier la nécessité des plans offensifs.

Toute la stratégie organisationnelle, consistant à justifier ses besoins en ressources en fonction d'une doctrine offensive, repose fondamentalement sur la perception par les dirigeants (et la population) d'une menace sérieuse et vis-à-vis de laquelle il faut réagir. On se satisfait bien souvent de descriptions super-

38. Stephen CIMBALA, «U.S. Maritime Strategy and the Defense of Europe», dans *Extended Deterrence*, Lexington, Lexington Books, 1987, p. 171.

39. Une conclusion qui ressort du rapport annuel de William KAUFMAN sur la défense, *The 1987 Defense Budget*, publié à Washington par l'Institut Brookings.

40. Jan BREEMER, *U.S. Naval Developments*, Annapolis, The Nautical and Aviation Publishing Company of America, 1983, p. 9.

ficielles et subjectives de la menace parce qu'elles aident la cause expansionniste d'une organisation. C'est pourquoi la stratégie de l'avant est fondée sur une représentation agressive des intentions et des capacités navales soviétiques.⁴¹ Même lorsque les subtilités de l'équilibre naval sont prises en considération, et même si la plupart des experts s'accordent pour affirmer que la *U.S. Navy* possède toujours la première flotte au monde, les militaires ont régulièrement recours à des perceptions erronées afin d'exagérer les menaces et d'appuyer leurs requêtes auprès des dirigeants du Congrès.⁴² «La marine peut arriver à assurer ses projets chaque année par une présentation suffisamment inquiétante de la menace soviétique en mer», observe Michael Vlahos.⁴³ La marine aura donc tendance, d'une part, à augmenter le nombre de navires dont dispose la flotte soviétique et, d'autre part, à minimiser la force navale que possèdent les États-Unis (sans compter, par exemple, l'apport des forces navales alliées dans sa présentation de la balance stratégique). Bien que cette approche soit suspecte aux yeux de nombreux politiciens et experts, elle est néanmoins efficace lorsqu'elle reçoit l'appui du gouvernement (comme cela a été le cas entre 1981 et 1988). L'adoption des plans offensifs devient alors possible, dès que les fausses perceptions sont acceptées et qu'un consensus existe en faveur d'un effort accru pour la modernisation des armées. Le reste découle automatiquement ; dans le cas de la marine: on est convaincu des bienfaits de la stratégie de l'avant comme utilisation judicieuse des crédits votés par le Congrès, des bénéfices de poursuivre l'objectif d'une supériorité navale sur l'ennemi employant, en cas de guerre, des tactiques coercitives pour tenter d'arracher la victoire, et des avantages de la solution armée pour tenter d'influencer les comportements politiques et stratégiques de l'URSS. Les perceptions erronées renforcent, en somme, l'attrait pour l'offensive qui réside au cœur des buts organisationnels de la *Navy*.

3^{ème} hypothèse :

Aux yeux des militaires, la définition d'une doctrine opérationnelle, fondée sur l'offensive, leur donne l'illusion qu'ils ont bien planifié le déroulement d'une guerre.

L'utilisation des fausses perceptions, pour justifier la stratégie de l'avant, a un autre effet : celui de perpétuer l'illusion stratégique d'un plan de guerre soi-disant «rationnel». L'analyse de cette stratégie suggère une planification en apparence logique et sans failles.⁴⁴ La marine semble croire que les plans

41. On s'en rend compte assez vite à la lecture du supplément «The Maritime Strategy», *op. cit.*, (surtout l'article de l'amiral WATKINS, pp. 3-17).

42. Des analyses plus objectives de l'équilibre naval sont effectuées par Yves BOYER, *Les forces classiques américaines: structures et stratégies*, Paris, Fondation pour les études de défense nationale, n° 34, 1985, chap. 3; et Robert HANKS, *American Sea Power and Global Strategy*, Washington, Pergamon-Brassey's, 1985, pp. 54-89.

43. Michael VLAHOS, «U.S. Naval Strategy: Geopolitical Needs and the Soviet Maritime Challenge», dans William TAYLOR *et al.*, dir., *Strategic Responses to Conflict in the 1980s*, Lexington, Lexington Books, 1984, pp. 429-430.

44. Voir l'argumentation du capitaine Linton BROOKS, «Naval Power and National Security. The Case for Maritime Strategy», *International Security*, vol. 11, automne 1986, pp. 58-88.

offensifs pourront fonctionner comme prévu, ce qui aux yeux de plusieurs spécialistes (comme on l'a dit), équivaut à une illusion stratégique. Alors pourquoi une telle foi dans le succès des opérations de la stratégie de l'avant ? La réponse à cette question repose sur l'effet des postulats implicites, culturels et perceptuels qui sont enracinés dans le culte de l'offensive et que l'on retrouve dans la doctrine navale. À titre d'exemple, les illusions suivantes sont caractéristiques de l'attitude en général de la marine américaine :

1. Les militaires ont besoin de prévoir, avec le maximum de certitude possible, le déroulement d'une guerre navale. La stratégie de l'avant, comme toutes les stratégies offensives, donne l'illusion du contrôle sur la guerre et l'utilisation de la force. Peu importe si l'exécution de cette stratégie est jugée par certains comme pouvant être catastrophique, l'amiral William Pendley conclut que «la stratégie navale nous a donné la manière d'organiser notre pensée et de structurer nos efforts». ⁴⁵ La réalité du combat est confondue avec la certitude que la guerre a été bien planifiée. L'adoption de l'offensive renforce cette illusion.

2. Les militaires apprécient l'offensive quand il s'agit de stratégie navale. Ils aiment rappeler que «le bilan historique de la guerre navale a toujours prouvé que l'offensive est la meilleure tactique de guerre». ⁴⁶ Les marins préfèrent l'affrontement direct avec l'ennemi, mission, à leurs yeux, plus glorieuse que par exemple la défense des convois de ravitaillement. Les autorités militaires endossent la stratégie de l'avant, parce qu'ils n'ont pas vraiment d'autres choix, selon eux, que de poursuivre une mission de *war-fighting*, s'ils veulent protéger les lignes de communication et la position navale américaine. En termes simples,

La meilleure façon de résoudre un problème, c'est d'aller droit au but. La meilleure défense réside dans l'attaque ou, comme a dit le Général Forrest lors de la guerre civile : «Je me fais toujours un devoir d'arriver le premier et le mieux équipé». ⁴⁷

La stratégie de l'avant permet aussi de structurer le «champ de bataille navale» d'une façon qui convainc l'amirauté américaine de la justesse des principes d'attaque directe et de préemption. Elle procure l'illusion que la guerre navale contre l'Union soviétique a bien été planifiée alors que, en fait, les incertitudes n'ont jamais été aussi grandes sur la validité de cette stratégie.

4^{ème} hypothèse :

Les conceptions de la préemption et de l'escalade contrôlée, lorsqu'elles sont acceptées par les dirigeants politiques et appuyées par la population, augmentent sérieusement les risques de conflit tout en revalorisant le rôle des militaires et du militarisme dans la société.

45. L'amiral William PENDLEY, lettre ouverte publiée par le *U.S. Naval Institute Proceedings*, vol. 112, juin 1986, p. 89.

46. R. BARNETT, «The Maritime Strategy...», *op. cit.*, p. 31.

47. Amiral Carlisle TROST, «Looking Beyond the Maritime Strategy», *U.S. Naval Institute Proceedings*, vol. 113, janvier 1987, pp. 40-47.

Le danger, avec des stratégies comme celle de la *Navy*, est qu'elles transmettent l'illusion de leur rationalité auprès des dirigeants politiques et de la population. Dans cette éventualité, le culte de l'offensive prend toute sa signification puisqu'il accroît les risques d'une guerre dans des moments de crise (par l'impact accumulateur des *misperceptions*), et la probabilité considérable de l'escalade si cette guerre éclate. Y a-t-il, par conséquent, un danger quelconque de «militarisation» des choix stratégiques américains, particulièrement en ce qui a trait à la dimension navale d'un conflit entre les États-Unis et l'URSS ? Les réponses, pour l'instant, sont négatives. L'hypothèse ne semble pas s'appliquer au développement de la doctrine de la marine. En effet, il est peu probable que la stratégie de l'avant soit adoptée en bonne et due forme comme le plan de guerre américain pour l'avenir ; déjà, il est douteux que la stratégie reçoive un soutien politique avec l'arrivée du président Bush. Deux éléments, en particulier, font l'objet d'une réticence généralisée parmi la majorité des experts de la guerre navale :

L'argumentation en faveur de la préemption dirigée contre des cibles militaires soviétiques et visant la destruction des SNLE ne recueille pas d'appui sérieux ;⁴⁸

La logique de la marine qui prétend que l'escalade peut être évitée dans l'éventualité de cette préemption, convainc très peu de spécialistes. Ceux-ci considèrent cette logique naïve et ignorante, encore plus lorsqu'il s'agit de contrôler une escalade entre les deux superpuissances, en mer ou sur terre, par des moyens non-nucléaires.⁴⁹

Les doutes sont tellement nombreux sur la rationalité et la validité de la stratégie de l'avant, même au sein des autres corps d'armées, qu'ils empêchent à toutes fins utiles son acceptation par les dirigeants, les experts et la population en général. Même si certains appuient un aspect ou un autre de la stratégie, il est presque assuré qu'ils continueront de la rejeter si elle ne change pas ses principaux postulats de base.

C — La nouvelle stratégie navale et les critiques de la thèse de l'offensive

Les critiques formulées à l'endroit des théoriciens de l'offensive, bien que valables sur le plan historique, ne sont pas applicables au cas de la doctrine de l'avant proposée par la marine.⁵⁰ Premièrement, le rôle de l'Alliance atlantique a été déterminant dans le cheminement intellectuel et bureaucratique qui a conduit les dirigeants de la *Navy* à proposer leur nouvelle stratégie (particulière-

48. Cf. par exemple Joshua HANDLER, «Waging Submarine Warfare», *Bulletin of the Atomic Scientists*, vol. 43, septembre 1987, pp. 40-47.

49. Voir Stephen MILLER, «The Northern Seas in Soviet and U.S. Strategy», dans Sverre LODGAARD et Marek THEE, dir., *Nuclear Disengagement in Europe*, London, Taylor and Francis, 1983, pp. 117-137.

50. Voir ces critiques en référence (note 27).

ment le besoin, perçu comme primordial, de porter secours à la Norvège en cas de guerre). Cette doctrine est d'ailleurs maintenant justifiée dans le cadre des engagements américains dans l'OTAN, ce qui entraîne globalement celle-ci dans la dynamique navale du culte de l'offensive (du moins en théorie).

Deuxièmement, la stratégie de l'avant a reçu un appui politique et militaire marqué de la part de l'Administration Reagan, mais seulement lorsque la marine eût défini, entre 1979 et 1981, les grandes orientations de base sur lesquelles la stratégie allait ensuite s'appuyer. Par la suite, les objectifs politiques sont venus très naturellement compléter les orientations et permettre à la marine de procéder, sous Reagan, à une remontée bureaucratique spectaculaire.

Troisièmement, les plans offensifs de la *Navy* n'offrent certainement pas d'indications à l'effet que le choix de la préemption peut constituer une bonne stratégie. Au contraire, la majorité des stratèges nucléaires a conclu que ces plans étaient voués à l'échec, en raison même de la priorité évidente accordée par l'URSS à la survie de sa flotte de SNLE dans la péninsule de Kola. Il vaudrait mieux pour les États-Unis, selon ces stratèges, qu'on s'en tienne à une position navale défensive des mers.⁵¹

Quatrièmement, la stratégie de l'avant a été avant tout promulguée afin de satisfaire des intérêts organisationnels, même si certains intérêts stratégiques plus larges ont toujours été influents (la protection des alliés). La doctrine navale américaine a obéi à une logique bureaucratique où la recherche de ressources supplémentaires, s'est appuyée sur une définition «inflationnaire» de la menace soviétique et une stratégie offensive qui justifie l'octroi de ces ressources. Les intérêts stratégiques, qui autrement pourraient justement mettre en cause la valeur de la stratégie de l'avant, ont été généralement subordonnés aux intérêts organisationnels.

Enfin, cinquièmement, les leçons de 1914 ont encore une certaine pertinence pour le monde nucléaire d'aujourd'hui, dans la mesure où l'on peut se rendre compte que l'exécution de la stratégie de l'avant comporte des risques sérieux d'escalade «verticale», jusqu'à un conflit nucléaire, alors qu'au départ elle aurait été perçue par la marine comme équivalente à un scénario de guerre conventionnelle «limitée». L'escalade «horizontale», comme les origines de la Première Guerre mondiale, nous a appris à nous méfier des conflits qui peuvent s'exacerber.

Conclusion : Contrôler le culte de l'offensive

L'interprétation globale, ainsi que le cadre d'analyse offerts par la théorie du culte de l'offensive, s'avèrent somme toute adéquats pour expliquer l'origine et

51. Voir en particulier B. POSEN, «U.S. Maritime Strategy...», *op. cit.*, p. 28; et «Inadvertent Nuclear War», *op. cit.*, pp. 52-53.

le développement de la stratégie navale américaine de l'avant. Ils soulignent les points suivants :

La doctrine de la marine est le produit de l'expansionnisme bureaucratique ;

Elle s'appuie sur des perceptions exagérées de la menace soviétique et de l'inadéquation des moyens navals américains ;

Elle nourrit l'illusion d'un plan offensif réalisable et contrôlable dans l'éventualité d'une guerre ;

Enfin, elle procède d'une conception de la guerre et d'un choix stratégique qui ne font aucunement l'unanimité parmi les chercheurs et les praticiens de la stratégie conventionnelle et nucléaire.

La logique et l'existence de la stratégie de l'avant peuvent ainsi être jugées dangereuses, dans la mesure où, associées avec d'autres stratégies offensives, elles peuvent conduire effectivement à une guerre, soit voulue ou par inadvertance, ce qui augmente les chances de l'escalade en raison même de la nature de cette stratégie. Dans le cas particulier de la doctrine navale, on peut affirmer que l'option de l'offensive s'avère un choix stratégique irrationnel et inadapté à la réalité d'un monde nucléaire.

Par contre, une stratégie politique, ou géopolitique, répond souvent à des critères différents de la formulation par les militaires des plans stratégiques. L'éventualité d'une guerre est d'autant plus grande lorsque la stratégie politique et la stratégie militaire sont alignées sur un culte de l'offensive (comme l'histoire des conflits a pu nous le démontrer à maintes reprises). Le contraire est aussi vrai et se produit heureusement plus fréquemment lorsque les politiciens et la population en général refusent de soutenir une doctrine militaire qui n'aboutit à rien ou ne procure aucune sécurité additionnelle. On exige alors des forces armées certaines adaptations, parfois douloureuses et contestées au sein de la hiérarchie militaire, en fonction de positions stratégiques moins menaçantes pour les autres pays et plus orientées sur la dissuasion que sur la préemption. Les politiciens ont en définitive un contrôle sur le développement potentiel de cultes de l'offensive par le commandement militaire, s'ils veulent bien s'y intéresser et utiliser ce pouvoir de contrôle. Trop souvent, c'est par négligence, par sympathie idéologique et politique, ou par déférence à l'endroit du prestige associé à l'institution militaire qu'ils préfèrent ne pas se soucier des implications probablement catastrophiques de stratégies fondées sur l'offensive. Les politiciens doivent particulièrement porter attention à deux dimensions lorsqu'ils décident d'intervenir :

Ce ne sont pas toutes les doctrines militaires offensives qui sont nécessairement dangereuses. Quels critères alors utiliser pour décider de leur validité ? Comment exercer un jugement éclairé sur la nature d'un choix stratégique offensif ou défensif ?

La réorientation, d'une stratégie offensive vers une stratégie défensive, est une opération très complexe et qui peut ne pas produire nécessairement les résultats escomptés (pensons à l'évolution de l'Initiative de Défense

Stratégique). Dans ces conditions, comment élaborer un processus qui garantisse le passage des forces armées d'une situation où les plans offensifs prévalent à celle où des positions défensives sont privilégiées⁵²?

Ces questions sont au cœur de l'actualité des choix stratégiques, et les réponses qu'on leur apportera détermineront grandement notre habileté à contrôler les effets pernicioeux du culte de l'offensive.

52. Un problème, sans nul doute, que rencontre présentement Mikhaïl Gorbatchev dans sa tentative d'aligner les doctrines militaires soviétiques en fonction d'orientations défensives. Voir à ce sujet le chapitre suivant de Johan Galtung.